

THIERRY COHEN

*Et puis
au pire*

ON S'AIMERA

PLON

Et puis au pire on s'aimera

Du même auteur

Aux éditions Plon

J'aurais préféré vivre, 2007.

L'Académie des âmes abîmées, 2018.

Aux éditions Flammarion

Je le ferai pour toi, 2009.

Longtemps, j'ai rêvé d'elle, 2011.

Si tu existes ailleurs, 2012.

Si un jour la vie t'arrache à moi, 2013.

Je n'étais qu'un fou, 2014.

Avant la haine, 2015.

Thierry Cohen

Et puis au pire on s'aimera

roman



PLON

www.plon.fr

© Éditions Plon, un département de Place des Éditeurs, 2020
92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.plon.fr
www.lisez.com

Mise en pages : Graphic Hainaut
Dépôt légal : mars 2020
ISBN : 978-2-259-26331-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Adi,
dont le sourire illumine notre monde*

Prologue

Chacun d'entre nous aspire à faire de sa vie un roman, à en être l'auteur et le personnage principal, héroïque, exemplaire et admiré de tous.

Pourtant, nombreux sont ceux qui, faute d'imagination ou de volonté, se contentent d'être les lecteurs des faits que le destin jette sur leurs pages.

Mais tous se posent les mêmes questions : quand viendra le dernier paragraphe, l'inéluctable fin, serons-nous satisfaits de notre parcours ? Aurons-nous été les protagonistes d'une merveilleuse histoire d'amour ou, au contraire, d'une banale aventure ? D'un drame, peut-être ? D'une success-story ? S'agira-t-il d'une grande œuvre ou d'un ouvrage trivial ?

Ce roman parle d'une femme qui n'était que lectrice de sa vie, découvrirait les chapitres de son existence, en effleurerait les maux d'un doigt tremblant, attendant de voir son aventure s'emballer.

Et elle s'est emballée, d'une manière incroyable, au-delà de ce qu'aucun auteur n'aurait pu imaginer. Son histoire a bouleversé ceux qui en ont été les témoins.

Et puis au pire on s'aimera

Je suis l'un d'entre eux et c'est pourquoi, sur la base des témoignages recueillis, j'ai décidé d'écrire ce récit.

J'ai tenté d'être fidèle aux événements. Afin de rendre justice à Alice.

Ce roman est le sien.

Son surprenant roman d'amour.

Première partie
L'histoire d'Alice

Alice

Un matin comme les autres.

Un réveil difficile après une nuit hachée de rêves impossibles à saisir, projetant leurs impénétrables énigmes, leurs obscures images, avant de se retrancher vers les limbes de mon subconscient.

La sensation d'une fatigue insurmontable, comme si des mains enserraient chacun de mes muscles pour les engourdir et me retenir plaquée aux draps.

Soudain, une lueur incertaine, une flamme fragile, vacillante, que je tentai d'approcher. Peut-être qu'aujourd'hui? Non. Illusion. La réalité finit toujours par m'imposer sa cruelle banalité : ce jour serait semblable aux autres, aussi vide de promesses.

«Encore un matin, un matin pour rien»...

De l'écume de mes pensées surgit la chanson de Goldman. À défaut d'être la réalisatrice de mon existence, je me suis toujours contentée d'en générer la bande-son. Chaque moment de mes journées est accompagné d'un

refrain, d'un couplet mixé par un DJ planqué au fond de mon cerveau. Des paroles et une musique qui surfent à la surface de mes émotions pour leur donner un sens plutôt que me laisser les mystifier ou les ignorer. Est-ce un don, une malédiction ? Ou simplement un palliatif à l'infirmité sociale qui m'empêche de trouver les mots capables de caractériser une situation ? Et suis-je la seule à posséder cette faculté ? Je ne sais pas. Peut-on poser cette question aux autres sans passer pour folle ? Ou sans fournir un indice probant à ceux qui le pensent déjà ?

Donc, encore un matin... pour rien.

Étalée en position étoile de mer (ne nous mentons pas : au réveil, les poses lascives et sensuelles sont réservées aux actrices et aux femmes possédant un mec depuis trop peu de temps pour lui imposer leur disgrâce matinale) (les autres femmes privilégient le confort et celui-ci est rarement compatible avec la séduction), je laissai mes yeux flotter sur l'écran de mon plafond, dans l'attente de la projection d'un désir, d'un fantasme ou d'un souvenir capable de m'apporter le réconfort ou l'énergie nécessaire à l'effort que réclamait l'abandon de mon lit.

Mais, comme d'habitude, ma vie m'apparut sous la forme d'une bande-annonce du film d'un réalisateur sans talent.

Personnage :

Alice, trente-trois ans, célibataire, pas belle, pas horrible non plus, banale quoi...

Boulot pourri, pas de mec, aucune perspective de changement.

Pitch :

Par une journée grise, Alice va devoir se rendre à son travail pour écluser la tonne de boulot que son abruti de directeur lui aura laissée. Aussi introvertie qu'une huître autiste, elle subira ses humiliations en retenant ses larmes. Elle déjeunera seule à son poste de travail, et le soir, harassée, déprimée, elle rentrera chez elle pour se préparer un repas fade qu'elle avalera devant une stupide émission de télévision.

Bref, « *encore un matin sans raison ni fin* ».

*

Il me faut toujours quelques minutes pour que mon corps accepte d'investir la réalité, enclenche les automatismes qui me conduiront à me doucher, m'habiller et petit-déjeuner avant de me projeter dans la rue.

J'en profitai donc pour méditer (méditer = me poser toujours les mêmes questions sans réponses, dans le seul but de confirmer la pertinence de ma déprime) : à quel moment avais-je foiré ma vie? avais-je les mauvaises cartes au début de cette partie de poker menteur? m'étais-je fait avoir ou avais-je simplement été victime de mon incapacité à entrer dans le jeu? Bref, à trente-trois ans, était-ce fini pour moi?

Après avoir fait le tour de ce champ de désolation, je m'accrochai à la seule perspective réconfortante disponible : mon petit déjeuner (c'est dire...). L'image d'un

pain brioiché sur lequel je pourrais étaler une épaisse couche de Nutella provoqua une odeur fantôme qui éveilla mes papilles, qui communiquèrent leur enthousiasme à mon estomac qui, lui-même, ordonna à mes membres de me laisser m'extirper du lit. Brioche industrielle, pâte à tartiner saturée d'huile de palme... je ne suis pas un exemple en matière d'équilibre alimentaire. Je laisse le combat contre la malbouffe aux vrais militants et, accessoirement, aux oisives en quête de batailles de salon. La *comfort food* est le dernier îlot de plaisir sur lequel j'aime me prélasser. OK, je plaide coupable.

Je réussis à m'arracher de mon lit et me dirigeai vers la salle de bains.

Là, je restai un moment figée, devant le lavabo, bras ballants, incapable de me décider : douche ou débarbouillage partiel ? Car l'un des aspects les plus déprimants de ma vie est d'accorder aux questions anodines la même importance qu'à celles dont pourrait dépendre mon existence (d'où mon immobilisme social) (d'où, au moins en partie, le désert affectif dans lequel je me dessèche).

L'image renvoyée par mon miroir finit de m'achever. Mais qui voudrait se réveiller aux côtés d'une telle femme ? Comment pouvait-on passer, en seulement quelques heures de sommeil tourmenté, d'un visage somme toute banal à cette imitation d'un tableau de Picasso ? Toutes les femmes ont-elles à subir ce genre de déconvenue matinale ? Bien entendu. Peut-être pas aussi violemment mais tout de même. Les stars aussi ! Dans les films, les Lindsay Lohan, Monica Bellucci, Sophie Marceau et autres Scarlett

Johansson émergent de leurs draps de soie belles et fraîches, mais je sais que dans la vraie vie elles connaissent les mêmes désillusions. Je le sais depuis un reportage, trouvé sur Internet, consacré aux vrais visages des vedettes, c'est-à-dire sans intervention de maquilleurs expérimentés, de spécialistes de la lumière chevronnés ou de photoshopeurs de génie. La découverte de ces photos fut, je l'avoue sans honte, jubilatoire. Je détaillais chaque défaut avec un sourire coupable. Pas la jalousie destructrice que de nombreux hommes complexés mettent en scène dans des romans ou des films afin de rabaisser les femmes à des rôles de pestes écervelées (sans doute pour satisfaire leur frustration de n'avoir jamais plu à celles qui les faisaient fantasmer) (avis tout à fait subjectif car je suis à peu près certaine de n'avoir jamais fait fantasmer quiconque) (ou alors seulement le gardien de mon immeuble... quand j'avais douze ans), mais plutôt cette curiosité envieuse face à la photo d'une personnalité belle, riche, sûre d'elle, fiancée à un superbe acteur mais quand même sujette à certaines disgrâces. Bref, elles étaient comme vous et moi ! Des cernes, des rides, des vergetures !

Me satisfaisant de cette pensée profonde, je repris le cours de mon tout aussi profond questionnement. Douche ou débarbouillage ? Je confiai ma décision aux aléas de ma gestion des opérations : tout d'abord boire un thé en regardant les chroniques de mon émission de télé préférée, ensuite aviser en fonction du temps qu'il me resterait.

Je me rendis donc à la cuisine.

L'histoire d'Alice

Là, premier indice annonciateur d'une journée plus compliquée encore que les autres : plus de thé.

Je jetai un regard dubitatif sur ma cafetière à capsules, qui n'avait jusque-là été utilisée que pour préparer des espressos aux copines qui me l'avaient offerte. Je dis copines et non amies car des amies ne m'auraient pas fait un tel cadeau : je n'aime pas le café et encore moins faire la queue dans des boutiques déguisées en bijouteries où l'on vous accueille avec obséquiosité pour vous vendre des capsules à prix d'or sans que vous ayez l'impression de vous faire pigeonner. Une invention bien placée dans mon top cinq des manifestations les plus flagrantes de la superficialité de notre époque. Les quatre autres? La propension à étaler sa vie sur les réseaux sociaux ; la stupidité des émissions de télé-réalité ; l'élévation du macaron au rang de délice suprême et celle de la zumba ou du Pilate au titre de sports essentiels à la survie des femmes.

J'ai une théorie sur l'amitié : l'un des moyens de distinguer une amie d'une copine est de considérer les cadeaux qu'elle vous offre à votre anniversaire (si elle ne vous en fait pas, ne vous posez pas la question : elle n'est ni copine ni amie). Une amie, donc, se torturera la cervelle pour trouver celui qui vous fera plaisir, le choisira selon vos propres goûts. Une copine vous gratifiera, au mieux, du cadeau qu'ELLE aurait aimé recevoir ou, au pire, participera à l'achat d'un bon Fnac, Galeries Lafayette, Sephora, Gifi, Auchan (le choix de l'enseigne révélant beaucoup de choses sur l'image que l'on a de vous), genre « on ne savait pas quoi te prendre alors comme ça... tu choisiras » (sachant qu'avec la somme affichée sur le bon, il faudra

attendre la troisième démarque des soldes pour dénicher quelque chose d'à peu près intéressant).

Bon, OK, j'avoue ne pas avoir beaucoup d'expérience en la matière puisque j'ai très peu d'amies. Mais je suis très observatrice (la capacité d'observation étant l'une des qualités des filles timides et/ou introverties et/ou seules et/ou complexées et/ou bègues) (tous ces qualificatifs résument ma personnalité, excepté bègue et encore, dans certaines situations mes mots parviennent à s'entrechoquer).

Cette machine à café dont l'ensemble de l'humanité semble ne plus pouvoir se passer (du moins la partie disposant de suffisamment de moyens pour se préoccuper d'en posséder une) m'avait été offerte par mes collègues. Pour mes trente ans. En ouvrant le paquet, j'avais dû feindre la surprise. J'y parviens aisément car l'expression se confond assez facilement avec l'hébétude : rester sans voix, écarquiller les yeux, puis dire merci d'une voix timide. J'avais fait fonctionner l'appareil pour « régaler » mes invitées, bénéficiant de leurs conseils ineptes sur la manière d'optimiser son utilisation ou m'enrichissant de leurs connaissances pointues en matière de gammes de capsules. Pardon... de « collections ». Depuis, il trônait dans ma minuscule cuisine, inutile, encombrant, m'opposant sa dignité blessée. Je ne m'étais jamais résolue à le vendre sur Internet, de peur qu'une de mes généreuses relations de travail ne le reconnaisse. Je sais : la probabilité que cela se produise est proche de celle de voir un jour Matt Damon me demander en mariage, mais mon esprit ne peut s'empêcher d'imaginer l'éventualité que cela

arrive (avec la même facilité qu'il envisage ma rencontre et mon mariage avec mon acteur préféré) (mes cauchemars s'alimentent à la même source que mes fantasmes : ma naïveté). Et, sans aller jusque-là, que diraient ces mêmes collègues si elles venaient à la maison dîner ou boire un verre et découvriraient la disparition de leur cadeau? Événement à la probabilité presque aussi nulle que ceux précédemment évoqués, si on considère qu'elles ne sont entrées chez moi qu'une fois, prenant prétexte de mon anniversaire mais en vérité motivées par la présence, ce jour-là, de mon cousin Jerry, surfeur et mannequin. En fait, c'est lui qui avait été l'instigateur et l'organisateur de cette fête. Et la vedette. Ce lointain parent qui ne m'avait jamais adressé la parole avait brusquement trouvé génial d'avoir un membre de la famille disposant d'un appartement à Paris et avait débarqué «juste pour deux ou trois jours». Installé sur mon canapé, il y était resté deux semaines, recevant ses conquêtes pendant mes heures de travail. Sa générosité l'avait conduit à vouloir organiser «une super teuf» pour mon anniversaire. Chez moi. Face à mon refus, il m'avait opposé ce qui, pour lui, constituait l'argument essentiel : «Putain, trente ans, ça se fête!» Cette vérité première m'échappant, je lui avais répondu que je n'y tenais pas et que je ne connaissais personne susceptible d'être intéressé par la célébration de la décennie qui venait de s'achever ni de celle qui s'annonçait. Il avait alors envoyé des emails, des SMS et m'avait annoncé fièrement qu'une trentaine de personnes seraient présentes. «Ce sera une super opportunité de te faire des amis», avait-il avancé. Je n'ai jamais su m'opposer à la

détermination. Peut-être parce que, en possédant peu, elle m'est toujours apparue comme une force mystique à laquelle il me fallait me soumettre sans me poser de question. Je m'étais donc arrangée avec mes contradictions en songeant qu'après tout pourquoi pas, cela ne pouvait être que positif : je me ferais en effet quelques relations et trouverais peut-être, dans le lot, l'homme de ma vie (il est plus facile de s'accommoder d'arguments fallacieux que de faire face à sa lâcheté). La veille de la fête, il était venu me chercher à la sortie du bureau pour faire quelques courses et avait lancé des invitations aux collègues selon deux critères discriminants : femme/canon. Son corps d'athlète et son visage d'ange avaient convaincu les insatiables. Et, le jour dit, je m'étais retrouvée au milieu d'une foule d'inconnus dansant dans mon salon, salopant mon mobilier et ignorant royalement celle qui avait dépensé la moitié d'un salaire pour qu'ils puissent ingurgiter sans discernement des litres d'alcool et des petits-fours que l'on aurait pu remplacer par des étrons sans qu'ils s'en rendent compte tant ils étaient imbibés. Quant à mes collègues de bureau, elles m'avaient adressé la parole uniquement pour connaître la bio de mon cher cousin. Qui avait ensuite couché avec Dallia, peut-être même avec Candice et, une fois reparti sur les routes de la célébrité, les avait oubliées. J'étais donc devenue leur « copine » ce soir-là et l'étais restée trois ou quatre semaines, soit le temps qu'elles perdent espoir de le revoir et aient confirmation du peu d'intérêt de ma personnalité. Depuis, elles étaient devenues de simples collègues de travail. Fin de

cet épisode catastrophique – et pourtant symbolique de ma propension à être la conne de service.

Bref, la machine à café... (Je sais, je digresse, c'est le lot des personnes seules. Tant qu'elles le font mentalement pas de souci, mais le jour où elles se laissent aller à le faire à haute voix, elles prennent le risque de voir des hommes en blanc leur proposer d'enfiler une tunique épaisse aux manches attachées dans le dos.)

Ce matin-là, elle seule (la machine à café, pour ceux qui se seraient perdus dans les méandres de mes divagations) m'offrait une possibilité d'ingurgiter une boisson chaude. Je préparai vite un café très dilué, avec beaucoup de sucre, m'accordait une double couche de Nutella, histoire de compenser ma frustration, et m'installai devant mon écran plat.

Je grimaçai. À cause de l'amertume de la boisson mais également de la rediffusion d'un jeu télévisé mettant en scène des couples répondant à des questions censées être amusantes afin de tester leur amour, leur complicité ou, à tout le moins, leur proximité. Un programme fascinant et réjouissant pour une célibataire désespérée, n'est-ce pas? Voir ces couples exhiber la banalité de leurs sentiments, faire des confidences sur leur sexualité, tenter désespérément de paraître sympathiques, minauder et rire de leurs propres blagues et échanger bisous et regards convenus est suffisamment pathétique pour vous présenter la solitude sous son jour le plus attrayant. Là, sur mon canapé, je m'excitai : ça ne pouvait pas être ça, l'amour! Pas ce conformisme, pas ces attitudes stéréotypées, pas cette bêtise dégoulinante, pas cette orthodoxie des sentiments.

Puis je culpabilisai d'être aussi sardonique et tentai de relativiser mon jugement en égrenant des arguments modérateurs :

1/ Tu ne connais pas ces gens, ne sais pas ce qui les motive et les condamnes trop rapidement (argument compassionnel destiné à faire pardonner ma méchanceté).

2/ Leurs niaiseries ne sont sans doute que contextuelles, la télé devant avoir un effet désinhibiteur proche de celui de l'alcool (argument plausible mais non vérifiable).

3/ Le prisme trompeur du dépit te rend acariâtre (argument me mettant en cause, donc non recevable).

4/ Aux dernières nouvelles, tu n'es pas menacée car tu n'intéresses personne (argument réaliste et particulièrement démoralisant).

Je restai focalisée sur ce constat quand, le jeu terminé, mon émission matinale commença. Une de mes émissions préférées, et ce, pour deux raisons.

La première concernait l'ambiance bon enfant semblant régner entre les chroniqueurs. J'aimais m'imaginer faire partie de cette équipe. Maîtrisant mon sujet, possédant une élocution parfaite, faisant preuve de pertinence et d'humour, je me voyais captiver les téléspectateurs par mes propos, les amuser par mes traits d'esprit, les conquérir par mon intelligence. Mais ma raison venait toujours briser ce fantasme en m'assenant une question : que pourrais-tu chroniquer vu que tu ne possèdes ni compétence particulière ni expertise sur quoi que ce soit ? Hormis le célibat. Alors oui, j'aurais pu parler de la difficulté à vivre

seule, de l'éternel espoir de rencontrer l'amour, des expériences désolantes qui jonchent la vie de celles qui tentent de s'extraire de cette condition. Sujet certes déprimant mais qu'il m'aurait été possible de traiter avec humour et aisance... car je crois avoir de l'humour... mais pas l'aisance nécessaire pour que d'autres le sachent.

La seconde raison était le pouvoir de séduction de l'animateur. Sexagénaire (septuagénaire?) élégant, cultivé, possédant de l'esprit, il alimentait mes fantasmes depuis quelque temps déjà. Oui, je sais, toute personne non concernée par la solitude sentimentale trouvera étrange cette attirance pour un homme bien plus âgé que moi. Or, au contraire, c'est précisément cette différence qui était la clé de mon raisonnement : si mon physique n'intéressait pas les hommes de ma génération (ou était-ce mon absence de style, de personnalité, voire tout ça à la fois?), peut-être aurais-je plus de succès auprès des plus vieux, moins regardants (ou à la vue défaillante), forcément valorisés par la présence à leurs côtés d'une femme plus jeune? En fait, toutes les femmes dans ma situation, j'en étais certaine, avaient dû envisager le problème sous cet angle-là (les plus désespérées, du moins).

Car il faut comprendre une chose : les mâles trentenaires étant attirés par les beautés de vingt ans, sans vergetures et pas encore obsédées par leur horloge biologique, deux solutions s'offrent à celles qui, comme moi, ont quitté le pré vert de la jeunesse et se retrouvent dans un no man's land affectif et sexuel :

1/ Valoriser sa maturité auprès de gamins en quête d'aventures torrides, donc devenir prématurément une

cougar et se contenter de toy boys à défaut d'avoir un véritable mec.

2/ Céder sa relative jeunesse à des hommes plus âgés, nostalgiques de leur pouvoir de séduction.

Deux choix diamétralement opposés car impliquant des motivations différentes et, forcément, des relations qui le seraient tout autant.

Dans le premier cas : zéro romantisme, relations sexuelles débridées, aucune perspective d'avenir. Dans le second : relation valorisante, romantisme effréné, sexualité paisible et renonciation probable à la maternité.

La vérité est que je ne suis pas suffisamment libérée pour accepter d'être le jouet d'un apprenti hardeur ni suffisamment désespérée pour supporter les effets de l'âge avancé d'un partenaire : les sautes d'humeur dues aux aléas de leur virilité, les effluves d'eaux de toilette d'un autre âge (type Old Spice ou Vetiver), les enterrements d'amis, voire, plus tard, les problèmes d'une prostate capricieuse et le choix d'une maison de retraite avec unité Alzheimer.

Glissant sur la veste en tweed de mon animateur, mes yeux rencontrèrent l'horloge située en bas de l'écran et... je compris que mon esprit avait, une nouvelle fois, vagabondé trop longtemps dans l'espace intersidéral de mon inconséquence. J'étais en retard. Suffisamment pour disposer d'une réponse à ma question initiale et me contenter d'un lavage partiel. Puis enfiler un tailleur, un chemisier et me précipiter dans l'escalier.

*

À peine avais-je fermé la porte que celle du logement de monsieur Gaillard s'ouvrit. Nouveau signe annonciateur d'une mobilisation des éléments contre moi.

— Mademoiselle Aline !

Je renonçai à le reprendre sur mon prénom et tentai de trouver une manière polie de lui échapper.

— Je suis désolée mais...

— Vous avez vu ce qu'il s'est passé hier ?

— Non, mais...

— Des voyous sont entrés chez une femme seule et l'ont molestée avant de la dépouiller !

Monsieur Gaillard avait fait de sa paranoïa le fondement d'une dynamique supposée occuper son temps libre (étant retraité, il s'agissait donc de tout son temps), et de sa connaissance des dangers et des moyens de s'en préserver une expertise qu'il souhaitait valoriser auprès de son voisinage. Il passait donc ses journées, et sans doute une partie de ses nuits, à dénombrer les crimes et délits, à recenser les menaces potentielles, à évaluer les probabilités de se compter parmi les victimes et à élaborer une défense contre ces fléaux. Il avait établi la liste des êtres susceptibles d'attenter à sa vie ou, tout au moins, à sa quiétude. Les plus couramment cités étaient : les «étrangers» (ceux qu'il ne connaissait pas), les «voyous» (les jeunes), les «drogués» (les jeunes Français), les «dealers» (les jeunes étrangers), les «politiciens véreux» (tous les politiques), les «communistes» (tous les gens de gauche) et les agents des impôts (à la solde des «politiciens

véreux»). Convaincu d'être la cible privilégiée de ces adeptes du mal, son appartement s'était transformé en bastion à défendre, avec porte blindée («cinq points de verrouillage dont quatre pènes battants à crochets et un double pêne central», m'avait-il expliqué). Mais, en bon soldat, il souhaitait élargir sa zone de protection à l'immeuble entier. Nous étions donc, quasiment chaque jour, sommés de ne pas affaiblir ses lignes de défense en «prenant en considération ses conseils» et en «respectant ses mesures de protection». Les voisins faisaient mine de l'écouter afin d'éviter ses interminables diatribes (également en vertu du principe édicté par le sens commun selon lequel il vaut mieux être ami avec ceux dont la raison défaille, surtout quand ils sont armés).

— Regardez l'arme que j'ai achetée ! lança-t-il d'ailleurs en me montrant un vieux pistolet.

Sa «stratégie de défense» incluait également une course à l'équipement dans laquelle les armes de collection occupaient une place importante. Ses petits yeux bleus caressaient l'objet et ses nombreuses rides parurent d'un coup s'animer indépendamment les unes des autres.

— C'est un modèle de 1833, de la Manufacture nationale de Châtellerauld. C'est pas ce qu'il y a de plus efficace aujourd'hui mais ça peut quand même envoyer une racaille sur le tapis ! Bon, il n'est pas fonctionnel, mais après quelques réparations il retrouvera sa jeunesse. Tenez, prenez-le dans la main et regardez le travail du bois.

— Il est très beau, en effet, mais je dois vous laisser !

— Ah, très bien, marmonna-t-il, déçu. Je comprends... le travail. Mais faites attention dans le métro ! Placez-vous près d'une porte. Et tenez bien votre sac. J'ai entendu dire que le vol à l'arraché était à la mode chez les étrangers !

— OK, je ferai attention, ne vous inquiétez pas. Bonne journée.

Je dévalai les escaliers et... tombai sur Sandrine en train de relever sa boîte aux lettres. Elle m'adressa un gentil petit signe, attendant que j'aille la saluer.

— Salut ! Désolée, je suis en retard.

— Oui, bien sûr, répondit-elle sans se départir de son sourire bienveillant.

Allait-elle abdiquer et ne pas tenter de me retenir ? Compte tenu de son opiniâtreté, j'en doutai. À raison.

— Tu fais quoi ce soir ? lança-t-elle alors que j'allais sortir de l'immeuble.

Sandrine est une voisine devenue une amie. En fait, je l'aurais alors plus facilement qualifiée de « copine d'infortune ». Seule également, de vingt-trois ans mon aînée, elle me proposait souvent de passer une soirée « entre potes » ou d'aller prendre un verre. Elle m'avait à de nombreuses reprises apporté un véritable réconfort à des moments où j'allais si mal que la perspective de me retrouver en tête à tête avec mon téléviseur m'affolait. Si je lui étais reconnaissante de sa sollicitude, je dois avouer que, parfois, sa présence m'insupportait pour la simple (et bonne ?) raison qu'elle me renvoyait l'image de celle que je deviendrais si rien ne survenait dans ma vie durant les vingt-trois prochaines années. Elle avait abandonné tout espoir de rencontrer un homme et se recroquevillait sur les petits

bonheurs dont elle jalonnait ses journées, comme, par exemple, déguster un bon gâteau acheté chez un grand pâtissier, regarder un film ou lire le dernier roman de Marc Levy. Ainsi, égoïstement, quand je me sentais capable de supporter ma déprime, j'évitais de la croiser.

— Je ne sais pas... On en reparle, je suis en retard.

— Passe chez moi ! Je préparerai un chouette dîner et on pourra se passer une soirée sympatoche en regardant la téléche !

« Soirée sympatoche à regarder la téléche »... j'eus soudain envie de pleuroche.

— Je... ne sais pas... Je t'appelle plus tard.

— Bon, écoute, je vais préparer, au cas où ! Mais ce serait cool un truc entre nénétes, d'autant que le temps est pas jojo.

Le vocabulaire de Sandrine était resté figé dans ses années de jeunesse et il me fallait parfois une petite seconde pour déchiffrer ses expressions.

J'aurais dû lui dire de ne pas se donner ce mal, trouver une excuse et filer, mais je n'en eus pas le courage.

Sandrine est fonctionnaire. Elle travaille aux archives de je ne sais quel organisme, passe huit heures par jour à classer des documents qui lui parviennent par navettes automatisées et a pour seul collègue et compagnon d'infortune André, un handicapé au caractère enjoué dont les blagues la désespèrent. Elle possède une corpulence généreuse (j'ai du mal à dire qu'elle est grosse bien qu'elle l'assume totalement et revendique ses rondeurs comme une expression de son épicurisme), ne se maquille pas, porte des vêtements dont l'absence de caractère, voire

leur difformité, laissent penser que ses seuls critères de choix sont le confort et le prix. Ceci constituant un autre point commun puisque, de l'avis des personnes les plus sincères de mon entourage, je ne sais pas me mettre en valeur. Certes, je ne porte pas de leggings comme elle (il faudra un jour que l'on m'explique pourquoi tant de femmes corpulentes pensent que ces collants moulants conviennent à leur esthétique), ni de jeans pattes d'éléphant et encore moins de sweat aux inscriptions humoristiques (type « Tout travail mérite sa bière » ou « Ce soir je peux pas, j'ai piscine ») ; j'ai toujours privilégié les vêtements associés à mon job d'assistante (une tradition passéiste qui m'a éloignée des aléas de la mode) : tailleurs classiques et chemisiers sages. « Tenues de coincée », comme me l'avait un jour dit Dallia, dont la sincérité n'a d'égale que sa naïveté.

Bref, notre immeuble aurait pu être un terrain d'investigation pour anthropologues, sociologues et psychanalystes en quête de cas pour une étude sur « les dérives comportementales en environnement urbain ».

*

Le métro.

J'avais appris à apprécier les trente minutes d'immersion dans l'agitation désordonnée de la faune parisienne. À mon arrivée dans la capitale, je me focalisais sur les bousculades, les mines renfrognées, les risques d'agression, les odeurs corporelles, et chaque voyage m'apparaissait comme une aventure aussi périlleuse que désagréable.

Puis, la routine aidant, je m'étais résolue à optimiser le temps de trajet pour ce que je savais le mieux faire : rêver, observer discrètement les passagers, deviner leurs vies, imaginer leurs bonheurs, leurs soucis, le décor de leurs habitations. Je voyageais entre ces vies empruntées. Quand mon regard rencontrait un homme au physique plaisant, je me laissais absorber par ce qu'il donnait à voir de son univers. Et je me retrouvais face à lui dans un restaurant, un chalet de montagne, au cœur d'une île paradisiaque ou, plus prosaïquement, dans un intérieur simple, échangeant des idées ou... faisant l'amour (plus rarement car ma parano m'amenait vite à croire que les autres passagers pouvaient percevoir mes coupables pensées). Et je ne pouvais m'empêcher de songer que, un jour, l'un d'entre eux viendrait m'accoster (preuve d'un optimisme forcené puisque je n'avais attiré, jusque-là, que des SDF et des musiciens faisant la manche). Ou alors, je me comparais aux autres femmes du wagon. Étais-je moins attirante que cette quadragénaire épanouie ? Mon corps était-il moins harmonieux que celui de cette jeune fille au regard malicieux ? Et si j'avais la bouche de celle-ci ? Les seins de celle-là ? La tenue de cette autre ?... Les comparaisons étant rarement à mon avantage.

*

J'arrivai à l'heure devant la porte d'entrée de mon entreprise : un immeuble haussmannien dont nous occupons les trois derniers étages. La SCAD concevait et réalisait des programmes télé et des documentaires. Une activité

qui paraîtra intéressante à tous les profanes et évoquera immédiatement créativité, artistes, people, voyages. C'était le cas pour la plupart des salariés mais pas pour moi car j'étais l'assistante du directeur administratif et financier, un type terne, ambitieux, acariâtre et toujours vilipendé par les créatifs pour les limites budgétaires qu'il imposait à leur hardiesse inventive. Un cadre supérieur frustré de ne pas occuper un poste plus important à la direction générale de la holding. Sans doute le dirigeant le plus inconsistant et haïssable de l'établissement. Dont j'étais, bien entendu, le souffre-douleur. Dès mon arrivée, Fantin – c'est son nom – m'avait pris en grippe. Et ses brimades m'étaient vite apparues insupportables. J'avais failli démissionner à la fin de ma période d'essai mais, nécessité faisant loi, j'étais restée, me promettant de partir dès qu'une opportunité se présenterait. Hélas, les opportunités professionnelles sont comme les hommes : elles ne surgissent jamais par enchantement. Et je n'avais jamais rien fait pour trouver un autre travail, renvoyant toujours au lendemain l'actualisation de mon CV et la lecture des offres d'emploi correspondant à mon niveau d'études.

Après quelques semaines à cauchemarder la nuit et trembler le jour, j'avais appris à relativiser. Puis à composer. Depuis, je me rendais au travail comme d'autres devaient, à une certaine époque, descendre dans la mine : poussée par la nécessité et drapée de ma conscience professionnelle. Avec aussi l'illusion que cette difficile expérience serait formatrice et pourrait se voir un jour valorisée dans un autre emploi (en fait, à part sparring-partner dans un club de boxe...).